

ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir.

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur. Rédaction.

LA VALLEE... Edition Hebdomadaire... ABONNEMENT Un An en Ville... \$ 2.00

12eme. ANNEE No 203

OTTAWA, MARDI 29 SEPTEMBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

LE DERNIER REVE

Prince Napoleon

Le prince Napoléon Jérôme savait depuis longtemps à quoi s'en tenir sur les causes de l'accession de l'Italie à la triple alliance.

C'est singulier, disait-il. Quand j'entre en Italie et que je demande: Où en êtes vous de la question romaine? on me fait de grands yeux.

Il me semble que je parle des choses de la lune. On commence par me répondre: Qu'est ce que la question romaine? Vous pensez bien que je ne m'arrête pas à cette plaisanterie.

Voilà, voyons! il ne faut pas me dire ces choses là, à moi. J'insiste donc, et quand on se décide à me découvrir le fond des pensées, je vois soudain, toujours, le souci de Rome.

Je ne doute pas que l'Italie s'est jetée dans la triple alliance pour éviter que Bismarck ne soulevât la question romaine.

Il y a d'autres causes assurément. Celle-ci, néanmoins, a eu une grande part dans la conclusion du traité.

On a voulu se garantir du côté de l'Allemagne et de l'Autriche et enlever surtout à la Prusse le maniement de la question romaine.

Certes, je ne suis pas un capucin, et je ne dissimule pas que les intérêts de l'Eglise me tiennent peu à cœur.

Mais je suis Français, passionné, épris de la grandeur de mon pays. J'aime l'Italie. Si je désire qu'on fasse les affaires du Saint Siège, c'est afin de briser la triple alliance et de dégrader l'Italie d'une compromission qui oblitère sa politique.

Le Prince avait des idées arrêtées sur la solution de la redoutable question. Il ne dissimulait pas ses pensées, et dans les derniers mois de sa vie, il y revenait sans cesse, cherchant à s'éclairer auprès des uns, et à convaincre les autres.

Le point de départ de sa combinaison était la concession au Pape d'une souveraineté territoriale.

"Puisque le Pape déclare qu'il n'y a pas pour lui d'indépendance en dehors de la souveraineté temporelle, il faut lui donner satisfaction sur ce point: sinon, c'est à recommencer. Donc, art. 1er le premier, le Saint Père est un souverain de droit et de fait."

Faut-il que cette souveraineté s'étende nécessairement sur un grand pays et une nombreuse population? La souveraineté ne change pas de caractère, qu'elle s'exerce sur un grand ou sur un petit empire.

La république de San Marino est souveraine. Leurs domaines, enclavés au milieu de puissants pays, sont cependant des plus restreints. S'il fallait appuyer la souveraineté du Pape du million de baïonnettes nécessaires pour faire respecter, en toute hypothèse, sa souveraineté, le Saint Père devrait à tout jamais renoncer à acquérir le pouvoir suprême. Il faut donc s'en tenir à la concession d'une souveraineté de droit complète, et d'une souveraineté de fait sur un territoire quelconque, grand ou petit. Voilà la part des sacrifices, à faire par l'Italie. C'est en ce sens qu'il lui faut élargir la loi des garanties.

Quel pourrait être ce territoire dévolu au Pape en toute souveraineté?

Il ne faut pas penser, disait le prince Napoléon, à reprendre possession des Marches, de la Romagne, ni même de la ville de Rome. Si j'étais le Pape, je m'inquiéterais moins de la manière d'acquiescer que de la manière de conserver. Oui, il peut arriver un cataclysme qui permette au Pape d'établir son pouvoir temporel sur tout ou partie de son ancien Etat. Mais le lendemain, que ferait-on? Où trouver les vingt mille hommes nécessaires pour maintenir l'ordre dans la seule ville de Rome? Comment en-

tretener les troupes? Comment les payer? En 1870, lorsque les Italiens entrèrent à Rome, ils reconquirent au Pape, par l'instrument de la capitulation, la souveraineté sur la rive droite du Tibre. Pie IX et le cardinal Antonelli prièrent, et ils furent sages, les envahisseurs de prendre possession de la rive gauche comme de la rive droite. Pourquoi? C'est qu'au Vatican on se sentait impuissant à défendre un quartier quelconque de Rome qui serait devenu l'objet d'incessantes attaques de la part des turbulents. Après vingt ans du régime italien, lorsque Rome a presque triplé le nombre de ses habitants, il n'y a pas à espérer que la situation soit meilleure pour le Souverain Pontife.

Autre fois, on m'a fait un reproche d'avoir voulu restreindre le royaume du Pape au Vatican et à un jardin. Laissons la formule, qui sera ce qu'on voudra, et allons au fond des choses. Il me semble que le Vatican avec ses onze mille chambres est encore la plus spacieuse demeure du monde. Saint Pierre est insupportable du Vatican: il n'y a pas de monument religieux plus vaste. On a pris soin de l'indiquer sur le pavé de marbre de la somptueuse basilique. Je viens de parcourir les jardins du Vatican: on peut s'y promener fort à l'aise. Mais je pense qu'il faudrait les agrandir d'une bande de terrain qui se prolongerait de vingt kilomètres, jusqu'à la mer. Non pas du côté de Civitavecchia; la garde de cette ville ne causerait que des embarras au Souverain Pontife, mais vers Palo, si l'on tient à ce que la lisière attribuée au Pape soit de ce côté du Tibre; vers Castel Fusano, si l'on veut qu'elle soit de l'autre. Il y a par là de grandes propriétés qui appartiennent au Roi, je ne doute pas qu'il ne soit heureux en les donnant au Pape. Quant au port de mer qui serait le terminus des possessions pontificales, on ferait, à Palo ou à Castel Fusano, une rade qui pourrait contenir le navire destiné aux excursions soit temporaires, soit définitives du Saint Père. Ce port coûterait deux, trois, quatre millions de millions: ce pas n'est une difficulté.

Vous oubliez, à tout dire, Prince, que le Saint Siège devrait donner son assentiment à une telle combinaison et qu'on n'obligerait jamais une sanction ecclésiastique des spoliations italiennes.

"Il faut, à répondre le Prince, tenir compte des situations physiques et morales de ceux avec qui on traite: sinon l'affaire est mal agencée. C'est pourquoi, puisque le Pape veut absolument de la souveraineté, il faut la lui accorder. Il ne veut pas approuver en quelque manière que ce soit, les agrandissements de l'Italie; respectons sa conscience. Laissons le même protester, à certains moments, dans les formes voulues. Seulement, qu'il soit bien entendu qu'il n'y aura pas lieu à un *malcontento* perpétuel contre le nouveau royaume et à une guerre diplomatique qui devienne une inquiétude pour les gouvernements."

Comment et par qui faire traiter cette négociation épineuse?

"Les hommes de bonne volonté ne manquent pas, surtout dans l'Eglise. Mon ami, Dom Tosti, a succombé à la peine. Ce n'est qu'un soldat de moins, qui, dans sa disgrâce, doit avoir la consolation d'être frappé pour la cause de l'Eglise et de la patrie. *Uno ausus non deficit alter, aureus*. Quel malheur que le cardinal Lavigerie soit devenu l'objet de la méfiance des Italiens! Il aurait trouvé dans la conciliation du Saint Siège et l'Italie une cause digne de ses efforts. Mais n'y a-t-il pas quelque part un agent confidentiel: cardinal, prélat ou commandeur; pour amorcer la question en présentant d'un côté le Pape, de l'autre le Roi? S'il y a quelque chose à faire, je rêve pour mon pays le rôle d'intermédiaire officiel. Nous avons un ambassadeur près le Vatican, un autre près le Quirinal. Leurs négociations aboutiraient au quel d'Orsay. Là, on s'inspirerait des traditions françaises. L'honneur et la force de notre pays consistent à travailler partout et toujours pour les causes libérales et à se montrer bienveil-

lant et généreux envers et contre tout. Quand la France n'est pas cela, elle est infidèle à sa mission. Je ne mets pas en doute, qu'avec des efforts patients et désintéressés, elle ne parvint à supprimer une cause de trouble qui fatigue le monde entier."

On pense bien que le Prince se heurterait à cette observation présentée sous toutes les formes et par toutes sortes de personnes, que rien dans la politique du Pape ne permet de croire que la volonté du Saint Siège ait une propension quelconque à un *modus vivendi*. Pour l'Eglise la question romaine reste toujours en bloc et irréductible. Il y a lieu à une restauration et non à une capitulation. Les intérêts sont trop considérables pour qu'on les sacrifie à un intérêt momentané. Il faut savoir attendre l'heure de la Providence et ne pas compromettre l'avenir par un petit bien du présent.

Cet ordre d'idées déroulait le Prince.

"Je ne comprends pas votre langage, répondait-il; c'est de l'hébreu pour moi. Traitions nous une affaire d'intérêt? Oui. Eh bien! faisons la dans le temps et non dans l'éternité. Puis, que vient faire ici la Providence? Je veux bien admettre un instant avec vous qu'elle gouverne les choses de ce monde. Mais elle n'a dit ses projets à personne, pas plus à vous qu'à moi, et nous sommes obligés de nous conduire, vous comme moi, d'après notre raison et selon nos forces. N'est ce pas Loyola qui a dit: *Agissons comme si nous pouvions tout; résignons nous comme si nous ne pouvions rien*!" Je sais bien que le Saint Siège aime à traiter les choses en longueur. Ce n'est pas une force, c'est une faiblesse de sa diplomatie. Il suffit d'examiner l'histoire de la Papauté pour reconnaître que souvent, pour ne pas s'être déterminée à quelques concessions, dès le commencement, elle a été condamnée, sur le tard, à des sacrifices désastreux.

"Je trouve que le Pontificat est déjà en retard, relativement à la question romaine. La position du Pape ne s'améliore pas: elle va se détériorant de jour en jour. Chaque année détache une force. Si cela continue, il n'y aura bientôt plus de place que pour des propositions désastreuses. Suivez du regard de l'esprit la décadence des propositions faites au Pape, depuis le jour où Napoléon III pensait à en faire le président d'une confédération italienne, jusqu'au moment actuel où on ne peut aspirer pour lui qu'à une souveraineté sur un lambeau de territoire. Bientôt il ne pourra plus être question de cela. Il y a un moment où la politique doit savoir se décider comme le littérateur et le peintre doivent savoir terminer leur œuvre. Il me paraît que le Saint Siège se trouve à un de ces moments, où au lieu de continuer à se laisser emporter par des courants inconnus, il doit aborder la plage prochaine. La plage qui se montre n'est pas immense; mais elle présente quelque chose de sûr. Il me semble que ce serait un assez beau titre pour Léon XIII que de dire à ses contemporains: *"J'ai trouvé le Saint Siège dépeuplé de tout. Je lui ai donné un grand accroissement de puissance morale. J'ai reconquis la souveraineté de droit et de fait. Que chacun de mes successeurs fasse autant que moi, et bientôt l'Eglise n'aura rien à regretter du passé."*

Et l'Italie? Croyez-vous qu'elle se prêterait à vos projets?

"Si on peut reprocher à la Papauté de trop laisser aller les choses au gré de la force mystérieuse qui, d'après l'Eglise, dirige tous les événements, il faut savoir faire à l'Italie le reproche contraire. Dans l'envie de ses succès, elle a été outrecaudante. Elle en était arrivée à ne douter de rien. *Farà da se*, comme si elle n'avait à compter avec personne. Elle s'est mise à improviser en grand une armée, une marine, une administration, une magistrature, une instruction publique. Tout beau! une grande puissance ne se fait qu'avec beaucoup de temps, d'argent et de grands hommes. Pour la question de Rome, on a voulu faire vite et à soi seul. On n'a pas fait de la bonne

besogne. Aujourd'hui on rectifie les erreurs du passé. En Italie, tout le monde est au petit, depuis le *fascino* du coin jusqu'au premier ministre. Petit à petit, vous verrez cette nation d'avisés modifier avec prudence ce qui est défectueux. Je ne crois pas que les Italiens se refusent jamais à faire ce qui est nécessaire pour assurer la paix religieuse. Voulez vous même que je vous le dise? Je compte autant, plus même sur les gens de gauche que sur ceux de droite. Quand il s'agit de l'Eglise, ces derniers sont tatillons: ils ont des préjugés théologiques et parlementaires. Des hommes comme Crispi et Nicotera sont dépourvus de toute préoccupation de prêtre et d'école. Pour eux tout se bornera à une question d'intérêt. L'affaire est elle bonne pour l'Italie? Oui. — Eh bien, faisons la."

Tel est le résumé fidèle d'un grand nombre de conversations du prince Napoléon sur la question romaine. On y reconnaîtra, je l'espère, le tour de sa pensée et l'accent de sa parole. J'ai recherché auprès de diverses personnes l'exactitude du fond et de la forme, et je n'ai fait qu'accomplir fidèlement le rôle de rapporteur.

Depuis que le Prince a tenu ces discours, le fait considérable qu'il aurait voulu conjurer s'est produit. L'Italie a renouvelé la triple alliance. Il me semble qu'aujourd'hui le Prince dirait: *"Mettez qui j'ai fait d'un rêve. Non parlons plus. Qu'on s'arrange désormais, si l'on peut, avec la France, mais avec l'Autriche, qui triche."*

X. Z.

La république acceptée

Pour bien voir où nous en sommes, supposons que nous fassions des élections générales demain matin.

Elles seraient totalement différentes des élections dernières.

La République ne serait pas contestée; les adhésions lui viennent de toutes parts; elle en reçoit de très inattendues. Les élections partielles ont réduit les partis monarchiques à un très faible nombre dans les deux assemblées; les élections générales leur feraient essayer de nouvelles pertes. Il est probable qu'ils seraient obligés de cacher leur drapeau et de se présenter comme convertis à la forme républicaine, sinon à l'esprit républicain. Quand les adversaires d'un gouvernement en sont là, il peut se considérer comme solidement et définitivement établi.

Trois causes ont amené ce résultat. D'abord, la bonne conduite du gouvernement, que je cite la première parce que les deux autres en découlent; ensuite la déclaration de Mgr Lavigerie, et, pour couronner le tout, les deux événements de Cronstadt et de Portsmouth.

Je ne veux pas dire que la direction du gouvernement soit de tout point conforme à mes desirs. La situation des finances (et quelle situation!) est restée à peu près stationnaire; les lois sur l'instruction publique et sur l'armée, qui ne sont pas toutes mauvaises, mais dont plusieurs sont regrettables, ont été maintenues; on s'est contenté de les appliquer avec plus de ménagement. Elles sont certainement, dans plusieurs de leurs parties, un obstacle à la pacification intérieure. On voit que je ne cache pas mes griefs; mais ce qui surpasse, c'est de l'application aux réformes, de la décision et de la fermeté dans l'action. La France se sent gouvernée et préservée. Elle n'est plus, comme dans les années précédentes, la proie et le jouet des sectaires.

En voyant cette conduite et en constatant la chute profonde de la coalition boulangiste, un prélat intelligent a averti l'Eglise qu'il était temps de désarmer. Presque en même temps, un grand prince a compris la nécessité d'annuler la triple alliance par l'accord de la France et de la Russie, accord dont le premier effet a été la manifestation qui vient d'avoir lieu à Portsmouth. La grande alliance de la France au dehors complète et achève la sécurité intérieure du gouvernement républicain.

Une opposition qui se borne à demander la réforme des finances,

de l'administration, de l'armée, est une opposition républicaine. Elle demande à prendre place dans l'Etat, et non à le renverser. Les partis monarchiques se défendaient, hier encore, d'être révolutionnaires parce qu'ils ne recouraient pas à la force. Ils l'étaient cependant; ils tentaient d'effectuer une révolution par les voies légales. Ce n'est plus cela aujourd'hui: on veut employer les voies légales pour opérer des réformes légales.

Il y aurait dans des élections faites en ce moment un parti de la guerre plus ardent et plus nombreux, par suite de nos relations nouvelles avec la Russie. Ceux qui ne se rendent pas un compte exact de la conduite du tsar et des causes qui l'ont motivée pensent que nous aurions son appui dans une guerre voulue et commencée par nous. Ce genre d'opposition ne rencontrerait pas de nombreux adhérents, parce que la guerre est de plus en plus impopulaire.

Mais le danger nouveau, et redoutable, contre lequel il faudrait combattre, c'est le socialisme. Je l'appelle un danger nouveau parce qu'il a pris pour la première fois cette année une forme internationale régulière. J'ai répété à satiété, depuis plusieurs années, qu'il y a deux dangers, le reste n'est rien: l'Allemagne et le socialisme. Le danger venant de l'Allemagne est bien diminué par les événements de Cronstadt et de Portsmouth (diminué, non pas détruit), le danger du socialisme est bien accru, au contraire, par le congrès de Bruxelles.

On raille ce congrès. On dit que les ouvriers ont joué au boulognois, qu'ils ont ajourné les questions brûlantes, que leurs conclusions sont anodines ou inapplicables. Qu'importe leurs conclusions? Ils se sont réunis et fédérés, voilà le gros événement qui prime tous les autres. Les peuples, s'ils étaient sages, feraient très vite aux autres disputes et s'efforceraient de résoudre la question sociale dans un esprit de fraternité et de justice.

JULES SIMON.

UN DRAME AU VILLAGE

Le village de Port Chester, aux portes de New York, a été mis en émoi par un drame sanglant, qui a failli être suivi d'un lynch.

M. James Daly, le principal épicier de la localité, était assis tranquillement à son comptoir occupé à mettre ses livres au courant, lorsqu'un nommé John Gleason a paru à la porte du magasin, et tirant un revolver de sa poche a fait feu sur le malheureux épicier. Daly est tombé mortellement blessé derrière son comptoir, et il a rendu le dernier soupir avant que l'on ait pu appeler un médecin. Cet infortuné était âgé de trente trois ans, marié et père de famille. Le meurtrier, qui est âgé de cinquante ans s'est enfui aussitôt après avoir tiré le coup de revolver; mais il a été bien vite rejoint et capturé par le chef de police de Port Chester, qui avait justement entendu le bruit de la détonation. Aussitôt après les constatations d'usage, Gleason a été conduit à la prison de White Plains, car il eût été très probablement lynché, si on l'eût gardé à Port Chester, où M Daly était très populaire.

Gleason lui même avait une bonne réputation à Port Chester; mais il avait toujours vécu en mauvaise intelligence avec sa femme, et il la maltraitait odieusement. Finalement il y a trois semaines environ à la suite d'une scène des plus vives, la femme de Gleason l'avait quitté et elle était allée demander asile à Daly, qui était son neveu. Depuis Gleason avait essayé à diverses reprises de persuader sa femme de retourner vivre avec lui, et comme elle refusait, il soupçonnait Daly, et tout affirme qu'il y a le retenu chez lui.

A Saint Maurice, dans le Valais. Un touriste à un indigène, d'un ton goguenard :

—C'est donc ici qu'il y a tant de crétiens?

—Oui, monsieur, mais, en été, ils ne font généralement que traverser la région.

UN ARRET DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Quelque bon républicain qu'il soit, et, si vous voulez, qu'il doive être pour rester conservateur, on ne peut pas exiger raisonnablement d'un civilisé qu'il se pâmât d'admiration pour la Terreur. Il y a dans le poème de la Révolution française des épisodes plus franchement beaux, je crois, et plus dignes d'habiter la mémoire des hommes, que celui du carage imbecile par décapitation auquel s'adonna tous les matins, pendant un an, la joyeuse nation que son Voltaire incarne et typifie.

Peut-être n'entends-je goutte à cette leçon muette des choses dont parle le père Bourdaloue, mais à mes yeux, je l'avoue, à mes faibles yeux de philosophe, du 5 septembre 1793 au 27 juillet 1794 (vulgo 9 Thermidor), les Fêtes de mon pays s'obscurcissent. Je dirai même qu'il cessent, et c'est comme si, dans mon exemplaire de l'histoire de France, un brochure factieux avait glissé, à la place du chapitre attendu, un morceau de M. de Buffon sur les bêtes féroces. Il y a là une espèce de bal d'hyènes et de caïmans qui ne se rattache à rien d'humain dans l'absurde, et même à rien d'absurde dans l'humain, et auquel je ne comprends rien du tout.

Ce hors d'œuvre abrutissant de route le modeste bon sens que Sarcey me nie et qu'il me contestait déjà du temps qu'il était mon véné- rable professeur et m'instruisait à la beauté des Annales. Que me veulent ces hyènes et ces caïmans, dont le bal interromp, dans mon Michelet, l'histoire de la Révolution française depuis le 5 septembre 1793 jusqu'au 26 juillet 1794? Qu'ils portent des noms d'hommes, n'importe, et ce n'est pas une raison. Ce sont des hyènes, vous dis-je, et des crocodiles en débris.

Admirer la Terreur? Oh non, dites? La comprendre me suffirait. Quand je pense que Glarétie, qui n'a que cinq ans de plus que moi, la comprend, lui, au point d'oser la mettre en scène! Oh! mon Sarcey, plein de trous, t'épétoque!

Voici ce que c'était que cette Terreur, dont le doux spectacle vous attend au Théâtre Français, et le voici d'après ceux qui en ont joui pendant trois cent vingt cinq représentations.

Chaque matin, à l'aube, soit vers quatre heures, Paris, ville héroïque, s'éveillait dans les gazouillements d'oiseaux. Les boutiques des heureux trafiquants, tels des convolvulus et des lys, s'entr'ouvraient à la clarté naissante, que toujours la bonne nature renouvelait, et les belles commères en bonnets y préparaient les artistiques étalages, gloire du goût parisien. De la banlieue, les marchands arrivaient en chantant, marriaient les herbes fleuries, et les halles s'emplissaient de murmures. Bientôt les brouillards se levaient, et sous leurs voiles de dentelles, les dômes et les toits luisaient, comme des miroirs qu'on agite, notamment ceux du Palais de Justice. La Seine, qui en a vu de toutes couleurs, et même de la sienne, roulait de petits bateaux pavés aux trois couleurs blanc liberté, bleu fraternité, rouge égalité ou la mort, dont les symboles réchauffaient le cœur du peuple, et terrifiaient les liberticides. La journée s'annonçait claire, tiède, délicieuse, bonne pour les guinguettes et féconde en joyeuses amours. Les braves toutous errants s'ébattaient sur les tas d'ordures civiques et tortillaient au zéphir leurs queues pensantes. Dans ce tableau charmant du Paris matinal la République se mirait. Et c'était comme une ruhe humaine en bourdonnement de travail, que dis-je, une Arcadie, mieux encore, une Salente fénelonienne que ne tourmentait plus, du haut des tours de Notre Dame, le cidevant intem-ent des cloches abhorrées.

Tout à coup, sur le Pont Neuf, s'engageait la file des charrettes — Les voilà! les voilà!

Et tous les pas de portes se meu- blaient, toutes les fenêtres pou- saient leurs volets au soleil, des

hucis de curieux se formaient sur les chaussées, la journée allait commencer, l'ans des trois cent vingt cinq journées de la Terreur.

Sur ces charrettes, debout, ligottés, tendus, livides, des êtres humains, fils de femme, innocents de tout crime, sinon de celui de penser, par les cahots, sous l'insulte, sans raison, sans utilité, bêtement, ignominieusement, lâchement, étaient conduits à l'abattoir! Si encore, comme disait Morellet, c'eût été pour alimenter une boucherie de viande humaine, on eût compris la régularité de cette livraison matinale. Mais non, on eût tué pour le tuer, afin de mettre Paris de bonne humeur dès l'aurore et pour que la République ne se levât pas du côté gauche.

En débouchant du Pont Neuf, ces charrettes, traînées au pas par des pauvres chevaux qui se seraient cabrés s'ils avaient compris à quoi on les utilisait, ces charrettes stupides entraient stupidement, par la rue de la Monnaie, dans la rue Saint Honoré, et elles offraient aux braves habitants de Paris, occupés à se faire la barbe, le long spectacle de femmes agonisantes, écrasées par l'effroi, de personnages célèbres dans les arts ou les sciences ficelées comme des assassins, et de la déclamation macabre de toute l'élite de la patrie.

Pourquoi cette déclamation? De quel droit? Dans quel but? Sous quel prétexte même? Nul ne se le demandait. C'était le spectacle du matin, avant le café au lait, celui qui donne du courage au ventre au travailleur, prouve les droits de l'homme et regaillardit le patriotisme. Oh! le calvaire de la rue Saint Honoré, entre toutes ces têtes aux croisées, dans la doucure horticole d'une matinée élyséenne pleine de babil et de voix d'oiseaux, la lenteur vertigineuse des chevaux, le premier aspect de la guillotine sur la place infâme. Ça de l'histoire de France? Jamais, jamais, entendez vous, jamais. Cachez ça.

Quand on pense pourtant que, — du 5 septembre 1793 au 27 juillet 1794, — trois cent vingt cinq hétéro- combes de ce genre, sans juges autorisés, sans tribunal régulier, sans procès, sans défenseurs, sans quoi que ce soit de légal et même de civilisé, ont ainsi déshonoré le soleil levant qui gonfle nos vignes, sans qu'il se soit trouvé mille hommes résolus pour empêcher une seule fois l'inepte massacre, et lapier du haut des fenêtres les escor- tes de brutes, les cochers sans nom, et les attelages de ces charrettes, on se demande par où une pareille population de fêches méritait la liberté. Est ce de la Paris, et suffit-il, pour prêter le pré- l'honneur et le cœur de cette Ville Lumière, d'une poignée de cinq ou six misérables copains, embusqués dans la salle basse d'un soi disant Comité de Salut Public, et parodiant la justice, entre deux quinquets, comme des singes?

A de certaines exécutions, la place était tellement inondée de sang, content les temoins oculaires, que le sol piétiné ne parvenait point à sécher, et qu'un architecte proposa d'établir sous l'échafaud une rigole civique pour écarter ce sang dans la rivière MM. de Goncourt citent, dans leur Histoire de la *«cité Française»*, une lettre de Chaumette, se plaignant que les chiens viennent boire et se saouler de sang sur l'emplacemant de la guillotine.

Alors, c'est bien, si puisque ces ignominies ont eu lieu, il faut se taire et baisser la tête. Quant à comprendre la Terreur, mon inter- lect s'y refuse. Et le succube à tout examen politique, moral ou social. Elle a été l'état d'aberration dont nul ne se vante, même un peuple. Elle n'offre rien de ce qui veut que l'on soit fier d'être Français, et le mieux, à mon gré, serait d'en jamais parler en République, même au théâtre peut-être.

Quand il y a eu un ignoble assassin dans une famille, on évite généralement d'évoquer son souvenir, fût ce pour l'excuser ou pour le louer, une raison d'être ingénieuse. L'oubli est impossible, soit, mais le silence est de bon ton, et notre chère Marianne a eu la pour grand-mère une trancheuse de cols assez irrévérencieuse qu'il serait sage, quand elle repart, de refouler un peu dans les limbes de l'hypothèse.

Par ces temps d'atavisme, il fait bon de se biffer quelques années compromettants Républicain bon nôte et sincère, je ne conçois pas la Terreur, et, si je pouvais l'expliquer, je cesserais de l'être. Mon Michelet s'arrête au 5 septembre 1793, s'efface et tombe en pâtes pendant un an et recommence au 27 juillet 1794, vulgo 9 thermidor.

GAUDIN.

RE D'ART

MURPHY et Cie. ABONNEMENT LE CANADA Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville... Un An par la Poste

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

pour Dames et Gents

CANADA Journal Quotidien du soir

LA VALLEE DE L'OTTAWA journal hebdomadaire à 16 pages

BUREAUX : 414 et 416 Rue Sussex OTTAWA, ONT.

Mardi 29 Septembre 1891

ECHOS DU JOUR

Le bruit court que M. Meredith fera partie du nouveau cabinet.

Il semblerait cependant que M. Tarte va suivre M. Chapleau.

On parle de M. Geo. Desjardins comme futur ministre.

Il est fort probable que le remaniement ministériel aura lieu la semaine prochaine.

M. Laurier a pu réussir hier soir, à modifier l'inévitable McMillen fatigant.

L'Énergie adresse des compliments à M. Tarte dans ses arri les de fond et son correspondant de Montréal lui chante poésies.

Le CANADIAN publie un long article sur la situation politique à Québec, dont nous aurons peut-être occasion d'en parler.

Quelques personnes croient que M. McCarthy veut devenir juge en chef de la Cour Suprême.

On dit dans certains cercles, que M. Paterson ex-député d'Essex, doit entrer dans le cabinet lors du prochain remaniement.

On annonce de Québec que les trois juges suggérés par M. Angers ont accepté l'offre de former la commission royale.

On craignait hier à Québec une attaque sur Spencer Wood, les journaux de la vieille cité disent que cette nouvelle est très exagérée.

L'élection des officiers de l'Institut Canadien-français aura lieu jeudi soir, le 1er Oct. On parle très favorablement de la candidature de M. Goblet à la présidence.

M. McCarthy n'ayant pas été suivi par ses amis, les égal-rightistes, va maintenant profiter de la première occasion pour les lâcher.

Plusieurs personnes affirment que c'est l'intention de M. Tarte d'abandonner son mandat de député pour se livrer exclusivement au journalisme.

Dans un discours prononcé au 11, Van Couverly a déclaré que le pays de l'Europe n'était aucunement menacé par les derniers événements.

L'ÉTENDARD dit que le langage de l'ÉLECTEUR et de la JUSTICE est fait pour provoquer absolument et malgré tout un renouveau d'office.

Il paraît que le jeune roi de Serbie, Alexandre II, fils de l'ex-roi Milan, est fiancé à la princesse Hélène, fille du prince de Monténégro.

On annonce que le clergé de France est satisfait du résultat de la loi obligeant les ecclésiastiques à servir dans l'armée. Leur présence au milieu des soldats a produit un bon effet.

On croit généralement que M. Tarte doit prochainement aller résider à Montréal, où il publiera Le CANADIAN comme journal du matin. La Presse en devenant l'édition du soir. Ces deux journaux seront les organes de M. Chapleau.

M. Powerley, le grand maître des Chevaliers du Travail, sera à Montréal, cette semaine, accompagné du comité exécutif général de cette société. Les Chevaliers de Montréal se préparent à le recevoir dignement.

Des lettres de négociants de Nijni-Novgorod reçues à Saint-Petersbourg annoncent que l'émir de l'Afghanistan a ouvert son pays au libre commerce avec la Russie. Cette concession sera très importante en Russie et de ces cadeaux les plus importants envoyés par le tsar.

L'inauguration de la statue du général Faidherbe qui a été bien discutée, dernier à Bapaume; M. Ribot, ministre des affaires étrangères, en France a fait un discours dans lequel il a dit :

" Désormais, la République est maîtresse de sa destinée. Elle a fermement sa position en adhérait aux principes de prudence et de modération. L'Europe, dont l'attitude a été pendant quelque temps incertaine, a enfin rendu justice à la France. Un souverain chérissant dans ses desseins pacifiques et aussi ferme que la France a manifesté publiquement les sympathies profondes qui unissent les deux pays (c'est de : Vive le tsar ! Vive la Russie !, et la nation russe s'est jointe au tsar pour offrir à la France une amitié cordiale. Vous savez tous que ces sentiments sont réciproques. Les incidents de Cronstadt ont eu de l'écho dans nos plus petits hameaux aussi bien que dans nos sphères gouvernementales.

Néanmoins il ne nous ont pas fait oublier ce qui s'est passé avant et après. Nos cours ont été touchés par les sentiments d'amitié témoignés aux marins français. Partout où ils sont allés, ils ont trouvé la France respectée, comme on l'a vu par les démonstrations faites en leur honneur au Danemark et en Suède, et finalement à Portsmouth, où le reine Victoria en personne les a reçus et leur a fait un accueil imposant et courtois. Ces événements ont produit dans le monde entier une impression qui ne s'effacera pas. (Applaudissements.)

" La France a senti qu'elle relevait elle-même en rançant dans l'épave européenne comme un facteur indispensable, offrant une nouvelle garantie de paix. De cet état de choses est née une nouvelle situation, mais cela ne veut pas dire une nouvelle politique. C'est en fait un moment où nous sommes en position de cultiver la paix avec dignité que nous nous exposons de nouveau en faisant un compromis. La France, ayant conscience de sa force, est confiante dans l'avenir, et elle continuera à déployer les qualités de prudence et de sang-froid qui lui ont valu l'estime des autres peuples. (Applaudissements.)

L'AFFAIRE HAGGART

"Un nouveau membre du cabinet fédéral a été mis ces jours derniers en accusation: M. Haggart, commissaire général des postes.

C'est heureux que la session fut à la veille de se clore, car du train dont on semblait aller, toutes les sommités politiques eussent probablement été appelées à débiter devant une commission d'enquête.

M. Langevin, M. McGreevy, M. Chapleau ont ouvert la procession et M. Haggart devait en fermer les rangs.

Plus fortuné que ses collègues, M. Haggart, quoique décrété d'accusation, a échappé aux angoisses qu'intraine toujours après elle une enquête parlementaire.

Il a eu en effet cette bonne fortune que son cas, pour employer un terme généralement usité au palais — qui n'était pas sensiblement meilleur que celui de ses collègues traités devant les commissions, a été mis au jour à la dernière heure, au moment où la députation ahrue, ennuyée, presque abruti par plus de cinq mois de session, ne soupirait qu'après la rentrée dans ses foyers.

Nous ne disons pas bien entendu que M. Haggart est évitablement trouvé coupable de ce dont on l'accusait. Il ne suffit pas en effet qu'une accusation soit formulée pour que l'on puisse conclure de suite à la culpabilité de l'inculpé.

Mais enfin une accusation directe avait été formulée par un député de la Chambre des Communes; cette accusation a même été motivée, et il est raisonnable de croire que dans toute autre circonstance l'inculpé eût été tenu de passer par les fourches caudines d'une enquête.

Mais le gouvernement a déclaré par la bouche de l'un de ses membres la session est trop avancée pour entreprendre un nouveau procès. Et c'est à cette circonstance que M. Haggart va devoir d'être laissé en paix, au moins pour la session actuelle.

L'argument donné par le leader de la Chambre des Communes, pour n'être pas inattaquable, ne manque pas non plus d'une certaine force.

On ne peut raisonnablement exiger d'une chambre composée en partie de professionnels et d'hommes d'affaires, qu'elle s'érige en tribunal permanent.

Chacun des membres de la représentation nationale a ses affaires particulières qui appellent son attention et retiennent comme elle l'a été pendant cinq mois par les affaires publiques, la députation est bien justifiable de demander aujourd'hui qu'on lui permet de soigner ses intérêts propres. La députation n'aura pas du reste volé ce repos qu'elle sollicite ardemment. Elle a fait un travail effectif et l'éparation qu'elle a commencée avec succès peut se continuer dans les sessions qui vont suivre.

Pour cette raison, nous estimons que le gouvernement était justifiable de ne pas favoriser la création de nouvelles commissions d'enquête. A moins de vouloir consacrer le principe que le parlement doit siéger en permanence, il ne pouvait agir autrement.

Nous venons de citer notre confrère de l'ÉVÉNEMENT avec lequel nous nous accordons habituellement, mais dont nous ne partageons pas entièrement l'opinion cette fois-ci. Les accusations portées par M. Lyster contre le ministre Haggart sont des plus graves et des plus compromettantes à tel point que essentiellement ées prouvées, la carrière politique de ce ministre était brisée.

Or il nous semble qu'en face d'accusations de ce genre, le gouvernement a fait preuve de faiblesse en invoquant la raison qu'il a invoquée pour refuser l'enquête.

Si le ministre de la justice a confiance dans l'innocence de son collègue, il est injuste de laisser planer sur sa tête une accusation qui est de nature à émouvoir l'opinion publique à son égard.

Si d'un autre côté, il craint que M. Haggart soit coupable et qu'il veuille temporiser, il fait une grande injustice à l'opinion publique.

En effet, l'on sait, que des élections partielles, — occasionnées par suite de nombreuses contestations de part et d'autre, — devront avoir lieu dans plus de quatre vingt centres, soit du renouvellement de près de la moitié de la Chambre des Communes.

Les électeurs de ces quatre vingt centres n'ont-ils pas le droit d'exiger que ces accusations portées contre un des chefs du parti conservateur, soient renvoyées et que son caractère d'homme politique ne soit nullement entaché, avant qu'on leur demande de continuer leur appui à ce parti.

La raison que la session est trop avancée, ne tient pas devant cette considération comme celle-là. Nous avouons franchement qu'il nous est impossible d'arriver à concilier la conduite de Sir John Thompson dans cette affaire, avec le jugement sain et l'esprit logique dont il a fait preuve d'une manière si éclatante par le passé; à moins qu'il ne soit arrêté que M. Haggart doive disparaître après la session.

Logiquement nous ne pouvons rien d'autre conclure.

COURRIER DE BERLIN

La langue française en Russie

CHRONIQUE DE PARIS

LES MANOEUVRES EN RUSSIE

LA FRANCE ET LE VATICAN

LA QUESTION CHINOISE

L'ANGLETERRE ET LE PORTUGAL

Tentative de deraillement

L'ACCIDENT DE BURGOS

NOUVELLES DE PARTOUT

COURRIER DE BERLIN

Berlin, 29 sept. — Munich continue d'être le siège de négociations qui font beaucoup moins de bruit que les opérations militaires et ont beaucoup moins d'effet que les cérémonies de gala de la cour, mais qui ont peut-être une importance plus réelle.

Il s'agit de l'élaboration d'un traité de commerce entre l'Allemagne et l'Autriche, d'une part, et l'Italie, de l'autre. L'éché de la tentative de valier la Suisse au nouveau système de Zollverein de l'Europe centrale n'a fait que rendre plus désirable, pour ne pas dire plus nécessaire, la conclusion d'un accord avec l'Italie.

Toute la politique douanière du cabinet de Berlin repose, pour le moment présent, sur une conception grandiose d'une sorte de ligue universelle des puissances européennes qui formerait sur le terrain économique le juste pendant de la triple alliance sur le terrain politique. Elle exclut ou s'exclut de cette union, ce serait, dans la pensée des auteurs de ce beau plan, se vouer à un isolement dangereux et à une sorte de quarantaine morale et commerciale. Il va de soi que ces premiers pas faits dans cette voie peuvent être décisifs. Si l'Italie, après la Suisse, renonce à dresser un projet de traité qui puisse servir de base à un accord permanent, les visées ambitieuses des inventeurs du nouveau Zollverein seront bien malades.

Aussi a-t-on résolu de procéder avec toutes les précautions, avec tout l'art possible à l'élaboration préalable d'un texte qui puisse servir d'objet de discussion. Pour le moment, les commissions et experts des trois puissances se livrent à ce qu'on a dénommé une première lecture du projet tarif. De vrai, c'est avant tout à dégrossir la matière et à tailler la besogne que servira cette formalité.

Elle consiste à donner lecture, article après article, du projet allégué. Les Italiens prêtent une oreille attentive, se contentent d'écouter et, après chaque paragraphe, disent s'il leur est possible ou non d'admettre la discussion sur ce point, s'il y a probabilité d'une entente ou si, au contraire, un conflit est à prévoir. Sur la base de ces déclarations, les articles sont répartis en diverses catégories: ceux qui paraissent devoir passer comme une lettre à la poste, ceux auxquels le débat semble devoir s'accrocher et s'élever indéfiniment, ceux enfin qui peuvent former le véritable objet de transactions et de compromis.

On voit quelle sera forcément la marche des négociations. Aussi quand certains organes officiels, plus zélés que discrets, parlent dès à présent du bon succès des pourparlers et de la probabilité d'une prompt entente, ils ne trompent personne. Chacun sait que l'on est au début d'une oeuvre difficile, qu'il y aura beaucoup de bonne volonté et s'agit de la maintenir, ce n'est que quand ils sont en antagonisme, ne se laissent pas concilier par des phrases sonores et des banalités idéales.

Malgré tout, il est à croire que l'Italie finira par se montrer de bonne composition et par passer par les chemins que lui tracent ses deux alliés. Le cabinet de Rome, à vrai dire, n'a pas précisément libre de ses résolutions en la matière. Politiquement il s'est engagé dans les liens de la triple alliance pour qu'il lui soit inutile d'adopter à son gré une attitude qui en entraînerait la dissolution ou tout au moins le relâchement.

M. di Rudinì, arrivé au pouvoir, sinon avec une promesse formelle de ne rien de nettement défini, du moins avec certaines indications d'un léger changement d'humeur à la tête des affaires, a bien vite abdiqué toute velléité d'indépendance en matière diplomatique. Il a renoué la triple, il y a apposé une signature aussi ferme que celle qu'y aurait posée M. Crispi; il a depuis lors semblé parfois tolérer un retour de la presse officieuse à des procédés de polémique dont on l'avait crue guérie par la chute de l'irascible collaborateur de la CONTEMPORAIN REVIEW et qui servent apparemment à justifier aux yeux de certaines classes de citoyens italiens la politique étrangère du gouvernement.

Dans ces conditions, en dépit de bonnes volontés qui ne demandent qu'à montrer de ce côté — des Alpes qu'elles n'étaient point stériles, il est bien évident que c'est du côté de l'Allemagne et de l'Autriche que l'Italie doit chercher si possible la compensation nécessaire de débouchés nouveaux. Sa politique commerciale lui est imposée par sa politique étrangère. Elle n'a pas le choix.

L'Italie ne peut rester en l'air. Elle a couru dans la plénitude de sa liberté et de son droit devoir élever entre son plus prochain voisin des barrières morales qui n'ont pas, dans les circonstances actuelles, à se transformer en hautes et fortes barrières matérielles. Son commerce ne peut se résigner à être refoulé à l'intérieur. Il aspire, à juste titre, à des débouchés, à des marchés, à des profits nouveaux. D'autre part, l'Allemagne a besoin d'entrer dans ses relations douanières certains États du premier ou du second rang.

C'est sur la base de cette double nécessité que l'accord finira par se faire.

Seulement, comme il est écrit au livre des destins que l'Italie payera — et jusqu'à la dernière obole — les frais des erreurs et des fautes que l'ambition, la suspicion maladroite, l'ouïsme déraisonnable et la mégalomanie de ses hommes d'État lui ont fait commettre, — il est à craindre que les conférences de Munich n'aboutissent à un traité boiteux et mal assis où les sacrifices de la péninsule ne trouveraient pas les compensations indispensables.

L'histoire des négociations avec la Suisse est instructive. L'Allemagne et l'Autriche ont émis des prétentions que la Confédération helvétique, libre et neutre, n'a pas hésité un instant à repousser. Les prétentions seront toujours là ce qui fera défaut pour l'Italie, enchaînée à ses grandes alliances, ce sera la possibilité de les repousser et de rompre les pourparlers.

LA PROCHAINE GUERRE
Rome, 29 sept. — LA GAZETTE DE TURIN publie un article sensationnel qui est, dit-elle le résumé d'une conversation avec un haut personnage de la triple alliance.

" Les armes résistent déjà, commence l'article, dans les revues, les manoeuvres les expériences continuelles; toutes ces forces sont en état de marcher; mais avec le consentement et le soutien de la France, les préparatifs, surtout du côté de la France, de l'Allemagne et de l'Autriche, sont poussés si loin qu'ils pourraient pas l'être davantage à la veille d'une entrée en campagne.

On assure que ces rôles sont déjà distribués en Autriche, et que cette puissance emploiera immédiatement toutes ses forces pour contenir la Russie; sa marine se joindra de suite à celle de l'Italie pour agir énergiquement dans la Méditerranée, tandis que la flotte anglaise restera en observation prête à accourir, dans le cas, peu probable, où la flotte française aurait la supériorité, ou dans le cas de tentative, de débarquement. Un corps d'expédition italien pénétrerait dans le Dauphiné au moment même où l'armée allemande franchirait par deux ou trois points la frontière française. La lutte serait formidable, mais de courte durée et peut-être la Russie s'en tirerait à terre avant que la France ait pu l'aider efficacement.

Le personnage de qui nous tenons ces opinions, continue l'organe italien, nous a donné à l'appui de son hypothèse des raisons et des détails très convaincants dont l'exposé dépasserait les limites d'un article de journal. Nous nous bornerons donc à rapporter ce que l'auteur a dit de plus intéressant sur les conséquences probables d'une guerre entre la France, seule de nouveau et définitivement vaincue.

On comprend que la triple alliance ne se contenterait pas d'une indemnité pécuniaire mais exigerait encore de sérieuses garanties pour l'avenir et, si on n'entendait pas le *Finis Gallie*, on réduirait du moins la France domptée à des proportions très limitées en l'isolant en quelque sorte par la création de la France de petits États indépendants, constitués à ses dépens et destinés à faire cesser toute espèce de contact entre la France, l'Allemagne et l'Italie, avec la Russie, il ne serait pas difficile de s'entendre et, avec l'Angleterre, on ferait un décliné du " grand malin. " Telles sont les lignes générales qui ont été, on peut le croire, exposées dans les réunions de plénipotentiaires pour le renouvellement de la triple alliance. Quant à nous, terminant la GAZETTE nous n'ajouterons rien à ce qui précède et ne ferons de commentaires d'aucune sorte; mais nous croyons ne plus devoir dissimuler la profonde sensation qu'a produite sur nous de telles annonces provenant d'une source aussi autorisée.

CHRONIQUE DE PARIS
Paris, 29 sept. — L'agitatio anti-vaigarienne n'est pas plutôt calmée qu'une voix plus raisonnable s'élève et réclame la reprise de *Thermidor*. M. Sardou, interrogé à ce sujet, a dit que M. Comatus, ministre de l'Intérieur, auquel on a attribué l'interdiction des représentations, lui avait donné personnellement l'assurance qu'il n'avait pas d'objections à voir jouer la pièce, mais M. Sardou a expliqué qu'il fallait obtenir le consentement de chacun des ministres individuellement. En attendant, le GAULOIS s'est mis à la tête du mouvement qu'il entendait publier les conversations avec des personnages ayant une haute influence dans le monde politique et dans les cercles littéraires. Presque tous les autres journaux vont bientôt faire chorus, de sorte que, sans aucun doute, on reverra avant peu " *Thermidor* " sur la scène du Théâtre-Français.

Mercure, la foule, se trouvant déçue à l'Opéra, a organisé une démonstration en sens inverse devant le théâtre. Déjà, on l'on jouait une pièce de Léon Gambillot, *Ferdinand le nocier*. Devant le théâtre, il y avait une foule de personnes criant: Vive la France ! à l'Intérieur, au moment où le rideau s'est levé, on a crié: Vive Gambillot ! Vive la France ! Vive la Russie ! et les manifestants se sont retirés contents.

Il est maintenu un question de donner à l'Opéra une représentation gratuite de *Lohengrin*, mais l'opinion générale est que ce serait une maladresse et qu'il y aurait lieu de s'abstenir. En attendant, M. Angarès Germain met la dernière main à une opérette en trois actes intitulée *Le petit Lohengrin*.

LA FRANCE ET LE VATICAN
Rome, 29 septembre. — La question du lieu de réunion du prochain concile continue à occuper la presse italienne; elle devient même une question européenne depuis que la réconciliation est complétée entre le Vatican et la République française et que le Vatican a été invité à user de toute son influence contre la triple alliance.

Dans tous les cas, il n'est pas probable que l'on essaiera de tenir le concile en dehors de Rome ou de l'Italie.

La note que le Vatican a adressée à ses ambassadeurs à Berlin et à Vienne déclare qu'il n'est pas possible de continuer à se tenir en dehors de la triple alliance à cause d'une vive irritation parmi le groupe qui poussait le pape à devenir un ardent adversaire de la triple alliance. Cette note a produit une impression favorable en Allemagne et en Autriche, mais elle a produit un effet tout contraire en France, où l'on se serait attendu le Vatican pour allié. Elle a été aussi mal reçue ici par la presse du Va-

tion; les journaux du parti catholique, en effet, soutiennent qu'il faut entretenir des relations amicales avec la France, sur laquelle, seule, on peut compter pour être soulagée dans les questions spirituelles, puisqu'elle est la fille aînée de l'Église. Ces journaux prétendent aussi et ils insistent sur ce point que la politique du Vatican doit être de soutenir ouvertement la République française dans les questions politiques, surtout dans celles qui sont contraires à la triple alliance.

LA LANGUE FRANÇAISE EN RUSSIE
SAINT-PETERSBOURG, 29 sept. — Les Novosti annoncent qu'il est question de fonder à Saint-Petersbourg, avec le concours d'un syndicat parisien, dans lequel figurent des représentants de la presse de Paris, une société par actions ayant pour but de créer une école primaire supérieure où l'enseignement aura lieu en français, à l'exception des cours d'histoire de la Russie, de langue russe et d'instruction religieuse pour les élèves de la religion orthodoxe, qui se feront en russe. Le journal ajoute que le gouvernement ne s'oppose pas en principe à la fondation de cette école, et qu'une commission a déjà été constituée pour réaliser le projet en question.

LA QUESTION CHINOISE
PARIS, 29 sept. — Le Jour dit que le gouvernement chinois a donné aux jésuites une immense étendue de terres à titre d'indemnité pour les pertes subies par l'ordre pendant les dernières années.

SAINT-PETERSBOURG, 29 sept. — Le *GRAVADIN* conseille à la Russie une neutralité absolue vis-à-vis de la Chine. Tout autre politique, dit le journal, ne fera que profiter aux intérêts anglais et français, tout en compromettant la sécurité de la Russie d'Asie et en favorisant la suprématie anglaise dans le Pacifique. Au contraire, une neutralité judicieuse préparera à la voie à une alliance russo-chinoise, qui constituerait une arme utile contre la Grande-Bretagne dans l'Extrême-Orient.

LOUVRES, 29 sept. — Le correspondant parisien du Temps dit: " On sait actuellement que les gouverneurs des provinces chinoises ou se sont produits des émeutes ont formellement refusé d'être tenus responsables de ces faits; ils ont aussi déclaré qu'il était impossible de payer une indemnité. On s'est aperçu à temps de cet obstacle, mais on n'a pas encore pu découvrir le coupable.

LES MEILLEURES
Vues Photographiques
d'Ottawa peuvent être obtenues à
L'ELITE STUDIO
(Autrefois Pittaway & Jarvis.)
117 Rue Sparks.
OTTAWA.

NEVILLE
97 RUE RIDEAU.
Ce Magasin de
VINS
—ET—
LIQUEURS
SI BIEN CONNU
Et Réouvert
Prix sans concurrence possible
NEVILLE & CO,
97 Rue Rideau.
SPECIAL
VIENT D'ARRIVER
8 caisses, 32 douzaines
MACKEREL
W. S. Loggie Brand.
Mis récemment en boîtes.
Sera vendu 10c par boîte, 3 boîtes pour 25cets.
P. S. 25 livres de bon sucre pour \$1.00.

PHARMACIE RIDEAU.
Parfums Elegants.
Remèdes Frais.
Prescriptions de médecins remplies avec le plus grand soin.

BELANGER & CIE.
COIN DES RUES
RIDEAU ET NICHOLAS.

JOHN CASEY.
CHARGÉ D'AFFAIRES
294 et 296 RUE DALHOUSIE.
Téléphone 621.

ISLAND HOME
Stock Farm,
Grosse Ile, Wayne Co., N.Y.
AVAGE & FARM, FARMERS.

McCarthy's.
Toronto B. & M. Co's.
Dominion.
Carling's.
Ont. B. & M. Co's.
Toutes en bonne condition.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

Percheron Horses.
This stock selected from the best of the State and bred for exportation and registered in the French and American books.
ISLAND HOME
is situated at the head of Ottawa on the Ottawa River, ten miles below the Falls. A smaller with the location may call on any of the agents. For a complete list of the stock, send for a copy of the catalogue.

d'obtenir un délai, en vue d'éviter de payer une indemnité et d'être tenue pour responsable par l'Europe.

L'ANGLAIS ET LE PORTUGAL
LONDRES, 29 sept. — Une dépêche que les Times a reçue de Lisbonne lui annonce que la question du chemin de fer de la baie de Dalago cause une grande inquiétude dans les cercles officiels. Ce fait provient de bruits disant que le gouvernement avait reçu les clauses de l'arbitrage concernant cette question et qu'il devait y répondre dans les trente jours.

Le comte de Valbon, ministre des affaires étrangères du Portugal, a eu hier une entrevue avec le délégué qui a été envoyé à la baie de Dalago pour examiner, au point de vue technique, les moyens de défense du Portugal contre les réclamations de l'Angleterre.

L'ACCIDENT DE BURGOS
MADRID, 29 sept. — Une dépêche de Burgos dit que trois autres personnes ont succombé aux blessures qu'elles avaient reçues lors de l'accident de chemin de fer qui a eu lieu jeudi entre Saint Sébastien et Burgos, ce qui porte à 24 le nombre des morts. M. Lucas, l'artiste anglais, blessé dans cet accident, réclame 50,000 francs de dommages et intérêts à la compagnie de chemin de fer.

TENTATIVE DE DERAILLEMENT
PARIS, 29 sept. — Le train-poste de Bordeaux à Paris a manqué de dérailler hier entre Ruffec et Civray. Une main criminelle avait attaché en cet endroit, en travers de la voie, des rails pesant deux cents kilogrammes. On s'est aperçu à temps de cet obstacle, mais on n'a pas encore pu découvrir le coupable.

LES BAINS DE MER les plus en vogue, ainsi que les endroits de pêche les plus recherchés sont situés sur la route de l'Intercolonial qui s'y arrête.

L'attention des expéditeurs est appelée sur les grandes

C. LAROSE, Auditeur, Syndic, Rue Rideau, Assurance (FEU, VIE ET ACCIDENT), Importateur de Tapisseries Americaines, Anglaise, Ecossaises, Peintures préparées, etc.

G. PHILBERT, Importateur de Tapisseries Americaines, Anglaise, Ecossaises, Peintures préparées, etc.

TELEGRAPHIE, LES MANŒUVRES EN RUSSIE, AMERIQUE, NOUVEAU MAGASIN, COURRIER DU JOUR, NOUVELLES DE LA GREVE, PARLEMENT FÉDÉRAL, CHAMBRE DES COMMUNES, EXPOSITION UNIQUE, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS.

REVOLUTION, Photographie S AU GRAND MARCHE, JARVIS STUDIO, Librairie Francaise d'Ottawa, VENTE A BON MARCHE, JOS. E. TREMBLAY & CIE., CAPITAL STEAM LAUNDRY, L. BELANGER, THE PRESS, OAK HALL, E. J. LEDAIN, ECOLE DU SOIR, CHABOT & CIE, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS.

PETITE GAZETTE, ON DEMANDE, AVIS AUX MERES, Soudent il est utile d'associer la Croix de St. Jean, LE SEDLITZ CH. CHANTEAUD, THE PRESS, OAK HALL, E. J. LEDAIN, ECOLE DU SOIR, CHABOT & CIE, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS.

Cartes Professionnelles, H. CHATELAIN, E. M. Lambert, M.D.C.M., GEO. McLaurin, L.L.B., VALIN & CODE, J. W. W. WARD, J.GARA, Ma-TAVISH & WYLD, Bloch Hay, Rue Sparks, Ottawa, Ont., M. J. GORMAN, L.L.B., Christian & Cie, Ecole des Beaux Arts, DR. WASHINGTON, VENTE A L'ENCAIN, PLUS D'ASTHME, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS.

MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS.

MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS.

MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS.

MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS, MANQUE DE FORCES, L'EMULSION SCOTT, PHITISIES, KENDALL'S SPAVIN CURE, LE FER BRAVAIS.

CHARBON.

Les Meilleures Qualités de
Charbon Bitumineux
et Anthracite.
Bien Criblé et Tamisé.
O'Reilly & Henry
Bloc Russell, Rue Spar 45.

ST. LAWRENCE HOTEL.
Rue du Fleuve St. Laurent.
RIMOUSKI, P. Q.
Offrant aux touristes le confort de la vie en famille, belle place de bain, air pur, belles promenades en voiture, promenade en bateau et lieux de pêche.
Prix raisonnables pour les familles.
A. ST. LAURENT & CIE.
PROPRIETAIRES.

HOTEL SAINT LOUIS
43-45 Rue YORK, OTTAWA
Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et aménagé tout en neuf.
ISRAEL MOREAU,
(Du Montreal House, rue Queen Ouest.)
PROPRIETAIRES

GRANDE
REDUCTION
Sur toutes les
TAPISSERIES DOREES
PENDANT UN MOIS.
J. F. BELANGER
159 Rue Bank
Téléphone No. 92.

**AUX Constructeurs et
Entrepreneurs**
Nous manufacturons les toitures suivantes :
Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.
Douglass & Haines
234 rue Wellington.
Agents des célèbres fournaies "Superior Jewel"

MANQUE DE FORCES
ANÉMIE - CHLOROSE
LE FER BRAVAIS
Extrait de la plus grande usine de France, dans lequel on a combiné le fer et le sucre, sans aucun acide, sans aucun produit nuisible et sans aucun goût. Il agit sur le système nerveux et le système circulatoire. Il est le remède pour les personnes souffrant de faiblesse, de manque de forces, de chlorose, d'anémie, de troubles menstruels, de troubles de la digestion, de troubles du sommeil, de troubles de la circulation, de troubles de la respiration, de troubles de la vision, de troubles de l'audition, de troubles de la parole, de troubles de la mémoire, de troubles de l'intelligence, de troubles de la personnalité, de troubles de la moralité, de troubles de la religion, de troubles de la science, de troubles de l'art, de troubles de la littérature, de troubles de la musique, de troubles de la peinture, de troubles de la sculpture, de troubles de l'architecture, de troubles de l'ingénierie, de troubles de la médecine, de troubles de la pharmacologie, de troubles de la chimie, de troubles de la physique, de troubles de la météorologie, de troubles de la géologie, de troubles de la biologie, de troubles de la zoologie, de troubles de la botanique, de troubles de la minéralogie, de troubles de la paléontologie, de troubles de l'archéologie, de troubles de l'ethnologie, de troubles de l'anthropologie, de troubles de l'histoire, de troubles de la géographie, de troubles de la cosmographie, de troubles de la météorologie, de troubles de la géologie, de troubles de la biologie, de troubles de la zoologie, de troubles de la botanique, de troubles de la minéralogie, de troubles de la paléontologie, de troubles de l'archéologie, de troubles de l'ethnologie, de troubles de l'anthropologie, de troubles de l'histoire, de troubles de la géographie, de troubles de la cosmographie.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche
AMUELEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COCHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX, CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNU PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.
Dix pour Cent de Réduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

Avis aux Consommateurs
LES PRODUITS de la
PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND
207, rue St-Honoré, à PARIS
Tels que ORIZA-OIL - ESS. ORIZA - ORIZA-LACTÉ - CRÈME-ORIZA
ORIZA-VELOUTÉ - ORIZA-TONICA - ORIZALINE - SAVON-ORIZA
DOIVENT LEUR SUCCÈS ET LA FAVEUR DU PUBLIC :
1° Aux soins tout particuliers qui président à leur fabrication.
2° A leur qualité inaltérable et à la suavité de leur parfum.
MAIS COMME ON CONTREFAIT CES PRODUITS ORIZA
pour vivre sur leur réputation
nous avertissons les Consommateurs afin qu'ils ne se laissent pas tromper.
LES VÉRITABLES PRODUITS SE VENDENT DANS TOUS LES SAISONS : MONOPOLES DE PARFUMERIE ET DROGUERIE
EN VOI FRANCO DE PARIS DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

Solution d'Antipyrine
de **TROUETTE**
CONTRE
Migraines, Maux de Tête, Névralgies
Coliques, Asthme, Empyème, Goutte
Rhumatisme, Sciaticque et DOULEURS en général.
Avec son triple effet d'ANTIPYRIQUE, d'ANALGÉSICQUE et de SUDORIFÈRE.
Vente en Gros à Paris, 2, MARIE, Pharm., 204, boulevard Voltaire
Dépositaire à Ottawa : D. F. X. VALADE
A Québec : D. DEL MORIN & C^o - A Montréal : LAVIOLLETTE & NELSON
ET DANS TOUTES LES PRINCIPALES PHARMACIES

Bryson, Graham & Cie.

Ouverture d'Automne

Nous ouvrons notre commerce d'Automne aujourd'hui et invitons à visiter notre grand déballage d'ouverture, tous ceux qui désirent acheter des Marchandises Sèches à des prix populaires. Ceux qui viennent de loin ou de près à notre Exposition, trouveront avec plaisir leur avantage à venir voir notre grande vente d'ouverture d'automne.
Durant toute cette semaine, nous offrirons des occasions exceptionnelles. Nos départements de Marchandises pour Hommes et de Soieries offrent des prix très avantageux. Les plus jolies Nouveautés des meilleures fabriques Anglaises, Françaises et Allemandes, campent les plus surprenants et les plus beaux tissus.
Nos différents genres de Manteaux et de Jaquettes s'appellent légion, parmi le nombre vous en trouverez de magnifiques comme les Reefers, façon-tailleur à double devant ; d'autres tout laine, Reefers et Blazers très épais, quelque chose d'entièrement nouveau, Reefers pour Enfants, bleu marin avec boutons de cuivre, Ulsters et Jaquettes pour Enfants à profusion. Pendant cette vente, nos prix seront très bas, pour écouler de suite nos marchandises.
Commençant aujourd'hui, nous faisons durant toute la semaine, une vente spéciale de couvertes. La plus grande déballage qu'on ait jamais vu. Remarquez nos prix raisonnables. Couvertes blanches et épaisses, tout laine, marchandises de choix et magnifiques à \$2.25, \$2.50, \$3.00, \$3.50, \$4.25, \$4.50, \$4.75, \$5.50, \$6.00, \$7.50 la paire.
Nos innombrables ventes nous permettent de vendre à si bon marché.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

UN OEUVRE D'ART

Peut-être il n'existe aucun article moderne qui n'ait été plus travaillé et qui soit arrivé à la vraie perfection de l'œuvre d'Art que le coquet et indispensable GANT DE CHEVREAU. Les dames et les Messieurs s'attachent pas le soir et l'expérience qu'exige un choix de ce genre. Mais ils savent aussi que la première chose à faire et la plus difficile est le choix approprié d'un aussi grand assortiment. Pour trouver un pareil assortiment, de gants fournis par les premiers fabricants de gants du monde, célèbres par leur beauté, leur souplesse, leur fini et recommandables par leur bas prix au comptant, allez chez
JOHN MURPHY & Cie.

DEPARTEMENT DE GANTS !

Nouvelles importations !
Gants de chevreau, quatre boutons pour Dames.
Dans toutes les nouvelles nuances à la mode "d'Automne" Prix 75cts. \$1.00, \$1.25, \$1.50 par paire.
Gants de Suede pour Dames à quatre boutons.
Prix : 75cts, \$1.25, \$1.50 par paire.
Gants pour Dames "Biarritz" Glacé, en Suede, soies noire et tan, piqûres noir et blanc.
Gants "Monquetaire" de Suede pour Dames
En nuances noire tan, gris, saumon, colombe et hélotrope. Depuis \$1.25, la paire.
Gants pour Dames, Lacing stud.
Dans toutes les nouvelles couleurs "d'Automne" venant des meilleures maisons de France.
Gants de chevreau pour hommes
Dans toutes les nouvelles couleurs "d'Automne". Prix : 75cts., \$1.00, \$1.35, \$1.50 par paire.
Gants en peau de chien pour hommes de voiture.
\$1.25 la paire.
Gants de peau pour enfants.
Gants de peau pour enfants à quatre boutons
Prix. 75cts, par paire.
Les acheteurs de la campagne sont invités à profiter de l'occasion qu'offre notre département de gants. Les ordres reçus par la poste, sont remplis aussitôt, avec la plus grande attention.

John Murphy & Cie.

66 et 68 Rue Sparks.

Viandes a Bon Marche.

J'ouvrai jeudi le 1er Octobre un étal au MARCHÉ BY aux Numéros 18 et 20, où j'offrirai en vente les meilleurs viandes fraîches et fumées telles que
Rotis frais,
Steak frais,
Saucisses fraîches,
Rognons frais,
Pieds de cochon,
JAMBONNEAUX
Vente au détail de toutes viandes fraîches ou fumées
Les prix sont marqués en chiffres connus.

UN SEUL PRIX
Geo. Mathews!

W. BAKER & CO.

Breakfast Cocoa
D'un goût délicieux et d'une saveur douce, est le plus agréable et le plus nutritif des aliments. Il est facile à digérer, et convient à tous les âges. Il est le meilleur remède pour les personnes souffrant de faiblesse, de manque de forces, de troubles de la digestion, de troubles du sommeil, de troubles de la circulation, de troubles de la respiration, de troubles de la vision, de troubles de l'audition, de troubles de la parole, de troubles de la mémoire, de troubles de l'intelligence, de troubles de la personnalité, de troubles de la moralité, de troubles de la religion, de troubles de la science, de troubles de l'art, de troubles de la littérature, de troubles de la musique, de troubles de la peinture, de troubles de la sculpture, de troubles de l'architecture, de troubles de l'ingénierie, de troubles de la médecine, de troubles de la pharmacologie, de troubles de la chimie, de troubles de la physique, de troubles de la météorologie, de troubles de la géologie, de troubles de la biologie, de troubles de la zoologie, de troubles de la botanique, de troubles de la minéralogie, de troubles de la paléontologie, de troubles de l'archéologie, de troubles de l'ethnologie, de troubles de l'anthropologie, de troubles de l'histoire, de troubles de la géographie, de troubles de la cosmographie.

MUNN & CO.

SCIENTIFIC AMERICAN PATENTS
A pamphlet of information and abstract of the laws, showing how to obtain Patents, Copyrights, Trade Marks, Copyrights and Patents.
L. LEGRAND, 207, rue St-Honoré, Paris
Il suffit de froter légèrement les objets pour les parfumer (en Peau, en Linge, Papier à Lettres, etc.)
L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Cassation, 207, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS
Se vendent dans toutes les principales Pharmacies, Pâtes, Drogueries du Monde.
REVUE FRANCO-AMÉRICAINE DE PARIS DE GASTON LAFITTE

PARFUMS ESS. ORIZA SOLIDIFIÉS

PRÉSENTÉS SOUS FORME DE CRISTALS (12 DOSES DÉLICIEUSES)
Il suffit de froter légèrement les objets pour les parfumer (en Peau, en Linge, Papier à Lettres, etc.)
L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Cassation, 207, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS
Se vendent dans toutes les principales Pharmacies, Pâtes, Drogueries du Monde.
REVUE FRANCO-AMÉRICAINE DE PARIS DE GASTON LAFITTE

FEUILLETON du CANADA

LE Devoement d'un Pretre

Par **PIERRE SALES**

—Pas de mots inutiles, Philippe. Je suis davis, comme vous que nous ne devons pas quitter ce pavillon ; nous n'arriverions même pas à notre sampan. Attendez ici qu'on nous attaque. Et, croyez-moi, ne tirez pas trop vite ; nous voici placés en triangle, on ne nous surprendra d'aucun côté ; je m'imagine qu'on préférerait nous faire prisonniers que de nous tuer ; les cadavres ne produisent pas de rançon. Et, si l'on a l'imprudence d'entrer en négociation avec nous, nous sommes maîtres du terrain.
—Deux ou trois minutes se passeront encore. Silvestre, ne croyant pas à tant de précautions pour les attaquer se demandait s'il n'avait pas rêvé. En ce moment, un pas ferme retentit dans le jardin. Quelqu'un marchait dans l'allée qui menait au pavillon.
—Silvestre, ordonna Gilbert, relevez la porte.
La porte consistait en une simple natte qu'un petit lacet de soie permettait de tenir relevée. Dans la lucarne que joignaient les lanternes du pavillon, un homme d'assez haute taille parut se dirigeant tranquillement vers la porte. Il était vêtu à l'annamite, mais avec quelque chose d'enropéen ; et son visage n'avait rien d'asiatique.
—Ce n'est pas une face jaune, balbutia Silvestre.
—Ça se compique, prononça Philippe.
—Pas d'imprudence, dit Gilbert.
L'homme, qui ne semblait pas armé, s'arrêta à la porte du pavillon, et, après avoir jeté un regard hautain sur les deux a-

mis, demanda d'un ton méprisant :
—Que faites vous ici, messieurs ?
Les Japonaises se cachèrent derrière les officiers, se cramponnant à eux. Silvestre se serait son revolver, ne comprenant pas que Gilbert ne lui donnât pas l'ordre de tirer. L'inconnu l'apostropha d'un air gouailleur :
—Bas les pattes, matelot ; tu vois bien que je n'ai pas peur de tes balles, puisque je viens seul, sans armes, causer tranquillement avec tes officiers, alors que je n'aurais eu qu'un signe à faire pour qu'on vous massacrait tous, sans que vous puissiez même vous défendre.
—Mais vous êtes Français, monsieur ? interrogea Philippe avec le même calme que s'il s'était trouvé dans un salon.
—Français ! fit le nouveau venu avec un étrange sourire, oui, Français, et c'est à votre qualité de Français, messieurs, ou plutôt d'officiers français que vous devez la vie.
—Bah ! Vous croyez ? prononça ironiquement Philippe.
—Vous pensez peut-être que j'ai peur de vos armes et de votre courage, que je ne mets certes pas en doute ? Mon cher monsieur, vous êtes entourés par une soixantaine d'Annamites, tous armés de fusils de précision, tirant parfaitement ; il m'aurait suffi d'ordonner une décharge convergente sur ce pavillon, puis de placer vos cadavres dans votre sampan et de laisser filer au courant de l'arroyo. Et personne jamais n'aurait même soupçonné où les choses s'étaient passées.
—Il eut un geste brusque pour les femmes et leur adressa quelques paroles dans leur langue ; il était aisé de deviner qu'il leur ordonnait de partir. Philippe s'interposa :
—Puisque vous êtes Français, monsieur, vous comprendrez, je n'en doute pas, le sentiment qui me fait prendre la défense de ces pauvres petites, car j'entends

qu'il ne leur soit fait aucun mal.
—Vous entendez ? Mais, monsieur, vous parlez en maître !
—Je parle simplement en Français, monsieur ; si j'ai eu tort de m'introduire chez vous, où je m'empresse de l'ajouter, mon compagnon ne m'a suivi que par pure obéissance, je suis prêt à vous rendre compte de ma conduite, en homme d'honneur ; mais je le répète, j'entends qu'il ne soit fait aucun mal à de pauvres petites folles irresponsables.
L'inconnu eut un rire nerveux.
—Vous m'amusez vraiment, monsieur ! mais votre naïveté m'étonne ; vous parlez de ces petites coquines comme si nous étions sur le boulevard. Rassurez-vous, je ne les punirai qu'en les privant de rubans pour leur ceinture pendant une quinzaine de jours, à la condition toutefois que vous ne renouvellez pas l'aventure. Je suis riche et puissant et ne connais guère ici-bas d'autre loi que mon bon plaisir, et je suis toujours impitoyable pour quiconque se permet de s'introduire chez moi. Allons, vous !
Il s'adressait en japonais aux femmes. Toutes tremblantes, elles s'éloignèrent ; en passant devant leur maître, elles lui jetèrent un regard suppliant. Il haussa les épaules et dit dédaigneusement :
Le pis est que lorsqu'elles ont commis leurs sottises, elles deviennent sentimentales et pleurnichent.
—Mais, messieurs, asseyez-vous, je vous en prie, que nous causions un peu avant de nous séparer.
Il frappa trois coups sur un gong ; des domestiques annamites apportèrent du thé et des liqueurs françaises. Silvestre regardait les bouteilles avec défiance ; des drogues sûrement qui allaient leur jouer de vilains tours ! Et il aurait bien voulu arrêter ses officiers ; qui scep-

taient de prendre du thé. On le servit dans des tasses qui étaient de petites merveilles ; le maître du lieu but le premier, pour écarter tout soupçon.
Philippe était ravi ; quelle charmante aventure ! raconter à bord et plus tard dans les salons parisiens. Gilbert, quoique à moitié rassuré, attendait impatientement le moment où ils pourraient quitter cette maison mystérieuse. L'inconnu racontait qu'il avait assisté à toutes les opérations de la flotte et du débarquement, c'était pour cela qu'il avait quitté sa demeure un peu à l'improviste.
—Ce qui vous a permis, monsieur, de vous moquer de moi, il s'adressait à Philippe, vous voyez que je ne vous en garde pas rancune.
Il versait trois verres de chartrreuse. Seulement, avant de trinquer avec vous, je désirerais savoir qui j'ai en, malgré moi, l'honneur d'abriter sous mon toit ?
Philippe, montrant son ami :
—M. Gilbert Morel, qui commandait une compagnie de débarquement.
—Ah ! c'est vous, monsieur, qui avez enlevé la grande tranchée ? Mes compliments !
Et il tendit la main à Gilbert. Gilbert la prit, tout en éprouvant une soudaine antipathie, et il ne rendit pas le serrement de main qu'on lui donnait.
L'inconnu ne le remarqua pas, il se tournait vers Philippe.
—Et vous, monsieur ?
—Moi, j'ai été moins heureux ; ma part du combat a consisté à prendre les sondages.
—Mais votre nom monsieur ?
—Je m'appelle Philippe de Montmoran.
Philippe avait à peine prononcé son nom que le teinte, naturellement très pâle de l'inconnu, devint olivâtre ; une grande secousse le rejeta en arrière. Cela ne dura que quelques secondes ; déjà l'inconnu reprenait son cal-

me.
—Excusez-moi, messieurs un moment de surprise. J'ai connu jadis M. votre père, M. de Montmoran.
—Mais je serai charmé de lui porter de vos nouvelles.
—Non, dit l'inconnu en faisant un effort ; car il est inutile que je vous dise qui je suis.
Il se leva, alla jusqu'à la porte du pavillon et respira quelques instants l'air embaumé de la nuit. Puis il revint :
—Je suis vraiment très heureux que cette petite aventure se termine si bien ; je ne me serais pardonné d'avoir fait tuer le fils de M. de Montmoran.
Et il était maintenant tout à fait remis.
—Voyez cependant à quoi tiennent les destinées : quand on est venu me prévenir, à Hué, qu'un étranger pénétrait chez moi depuis dix ou trois nuits, j'ai d'abord donné l'ordre qu'on le massacrait sans pitié... Je ne pensais qu'il s'agissait peut-être d'un officier de la marine française ! Ah ! j'en suis vraiment heureux !
Et cette fois il tendit si cordialement la main à Philippe et à Gilbert que tous deux la lui serrèrent avec effusion.
—Mon père, dit Philippe, vous êtes gentilhomme ?
—Peut-être bien, monsieur, répliqua l'inconnu avec un amer sourire.
—Mon père, à qui je m'empresserai de raconter tout ceci, devinera certainement.
L'inconnu eut un tressaillement imperceptible, et un sourire amer, crispé ses lèvres pâles, mais il répondit d'une voix assurée :
—La chose est peu probable, car, pour monsieur votre père, comme pour bien des gens, je dois être mort, et elle n'aurait d'intérêt que si je devais revenir en France, où je ne retournerai probablement jamais.
—Pouvez-vous donc avec vous quitter la France ?

—Ah ! voilà que vous faites l'indiscret ! Personne ne connaît les motifs qui m'ont forcé à m'ex-patrier. J'ai vécu, loin de ma patrie, en aventurier, j'ai vu un peu tous les pays et j'ai fini par échouer ici, où j'étais bien perdu avant l'expédition française. Personne à Hué, ne sait ma nationalité ; on me croit généralement Anglais ou Hollandais. Je laisse dire, pourvu que mes magasins soient remplis d'acheteurs, car je suis une manière de négociant, d'entrepreneur. Et je me teindrai sans doute un beau matin ici, au milieu de mes fleurs, qui sont la chose à laquelle je tiens le plus au monde.
—J'espère, moi, monsieur, dit gentiment Philippe, que vous aurez un jour la nostalgie de la France et que nous pourrions alors vous rendre votre gracieuse hospitalité.
L'inconnu secoua la tête.
—Je ne pense pas dit-il ; mais enfin j'accepte votre offre.
Il se passa la main sur le front, puis :
—Permettez-moi de vous demander des nouvelles de votre sœur, Mlle Viviane, de votre cousine, Mlle Madeleine de Montmoran ?
Gilbert fut choqué d'entendre prononcer le nom de Viviane par cet homme ; et il se reprochait son antipathie ; pourquoi détester un homme dont la conduite était si généreuse ?
Philippe parlait des siens sans embarras. Gilbert remarqua que l'inconnu était repris par son émotion au moment où Philippe raconta que Madeleine était maintenant une grande fille. Il se leva, comme il l'avait fait tout à l'heure : sa poitrine oppressée avait besoin du grand air. Il fit même quelques pas dans le jardin.
—Allons, messieurs, dit-il en revenant, le jour lui va bientôt ; il est temps que vous partiez. Matelot, allez débrancher votre sampan.
Ils sortirent tous et traversèrent

silencieusement le jardin ; ils entendirent quelques bruissements dans les feuilles.
—Mes Annamites, prononça l'inconnu ; ils nous auraient tirés comme des lapins. N'allez plus recommencer de semblables expéditions !
Ils étaient au bord de la rivière ; Silvestre avait déjà sauté dans le sampan ; il ne se faisait pas prier pour partir.
—Au revoir, dit Philippe.
—Je ne pense pas, prononça tristement l'inconnu. Allons, une dernière poignée de main, messieurs, et adieu !
Gilbert descendait dans l'embarcation, Philippe ne savait pas partir ; il était trop prodigieusement intrigué.
—A propos, demanda l'inconnu d'une voix qu'il cherchait vainement à rendre ferme, comment va la baronne de Kernizan ?
Philippe, soudainement troublé, balbutia :
—Venez la reconnaître donc ?
Et il était heureux pour lui que les lanternes du pavillon ne l'éclairassent plus, car il rougissait comme un enfant pris en faute. Le nom de sa maîtresse prononcé ainsi par un inconnu, à des milliers de lieues de France, n'était-ce pas étrange ? L'inconnu répondait :
—Je l'ai vue... jadis... dans votre famille... Elle était charmante alors.
—Elle est toujours adorable. Silvestre, que ces choses intéressaient peu, demanda :
—Embarquez-vous, mon capitaine ? Je crois bien qu'il est temps.
Et bientôt l'embarcation s'éloignait, se perdait dans la nuit, tandis que l'inconnu, s'appuyant contre un paléonier, murmurait :
(A continuer)

Publie p

ABONNEM

LE CANAD

Journal Quotidien

Un An en Ville
Un An par la Poste

12eme. ANNEE

PLUS CATHO

QUE LE P

Voici dix ans déjà pleine lutte religieuse, avait-il dit, mais guerre à fond, ou si, avait l'ennemi. Le Czacki, avait été troublé par le général Guibert et lui avait concilié.
—L'article 7 vient de, avait-il dit, mais toire à la Pyrrhus, pu nant, au lieu d'expulser il s'agit de proscrire les munautés. Je suis les frais, et les que relent l'autorisation.
—La dessus, fureur d'alistes. « Comment ! nous avons là une occasion de combattre la ou nous l'enlèverait ? une trahison !
—Cependant, objecte avant de m'occuper mon devoir est d'avoir de l'Eglise.
—Mais quelle sécurité a-t-elle pour elle en delarchie, et d'ailleurs nous ne sommes pas foudre, l'Eglise ? Et dre au péril de notre péril de notre vie ?
—C'est admirable, dit ils sont tous plus ca moi !
Et en effet, on voyait royalistes courir de communautés, barrières, échauffant les à tous ; Réagissez ! réagissez ! ne soyez pas inquiétés pas de l'avon nous devons sacrifier lutte sociale et religieuse.
Si bien que les paupers épouvantés croyaient plus de réceptio que le nonce était reçu, honteux, de voir comment de foi et d'ar ultramontains de la.
Mais voilà que deux quand Mgr Czacki ren qu'il cherchait ceux qu poussé à la résistance tous qui se promettent, qui vont au théâ sent, qui se déguisent.
Des religieux, il n' question. Dieu se qu'étaient deviens D Maristes, Carnes et prise des convents a actualité comme les rah Bernhardt, maint lités était leurs. Ce désormais, c'était de Concordat, pour pouss au pire et amener un terrible dans laquelle devait s'effondrer.
Mais Mgr Czacki, plus prudent par la dureté, refusait obstinément dans cette petite cour qui augmentait la f politiques et ce qui lions dans un état d' possible à décrire.
Chaque jour il était Vatican, partout s'oc neuvaines pour sa pour celle de Léon X alors que l'imaginali dre dans le Fiano un lettre du nonce que je citer ici :
« Très Saint Père « La situation est g choisir ; ou bien trait ennemis les républica nous mettre à la m-re vateurs.
« Je n'ai pas à vous que sont les radicaux Ce sont les adversaires la religion. Ils ne c ciel ni à l'enfer. Ils feuilles abominables o odieusement outragés saints sont tournés en les ministres de l'Evan d'une façon horrible. monarchistes, ce sont gens qui vont à l'églis tent Dieu, la religion, quels j'ai beaucoup d' « Et cependant, Très si je me permets de v conseil, c'est plutôt de les athées, que de chrétiens. Et voici pou